

### Quarante ans après, de nouveaux slogans

# Denis Langlois : « L'esprit de Mai-68 ? Oui, je persiste et signe »

Récits, analyses,  
témoignages...

Une centaine d'ouvrages  
paraissent pour célébrer  
le 40<sup>e</sup> anniversaire de Mai-68.  
Parmi eux, fort original  
est le petit livre que publie  
Denis Langlois.

Le 22<sup>e</sup> ouvrage  
de ce militant écrivain  
actualise les slogans de 1968.  
Une évocation décapante,  
associant humour  
et détermination. Entretien.

**CAES Magazine.** – Vous venez, Denis Langlois, de publier aux éditions du Seuil un livre singulier et tonique, Slogans pour les prochaines révolutions. Vous y actualisez, dans l'esprit de Mai-68, des formules écrites sur les murs lors de ce mémorable printemps. Comment vous est venue l'idée d'écrire cet ouvrage ?

**Denis Langlois.** – Comme d'autres, j'ai voulu fêter cet anniversaire. Le fêter joyeusement, ironiquement même. Je n'ai surtout pas voulu faire dans la commémoration. Mais avec humour, dans l'esprit de Mai-68. Ceux qui ont participé à ce moment extraordinaire étaient certes sérieux dans leur volonté de construire une société qui soit plus libre, plus juste ; mais ils ne se prenaient pas forcément au sérieux. En fait, j'ai repris, actualisé, très peu de slogans. La plupart, je les ai inventés. J'ai essayé d'imaginer ce qu'un révolté

d'aujourd'hui pourrait écrire sur les murs. Et ce ne sont pas uniquement des slogans mais aussi, comme en 1968, des pensées, des adages, des maximes. Les formules qu'on a retenues, ce sont celles qui étaient en décalage, où la poésie avait sa place. Depuis longtemps, j'écris de petits textes, aphorismes, maximes. Et ceux-ci sont venus tout naturellement.

**C. M.** – Romans ou essais, la vingtaine d'ouvrages que vous avez publiés depuis quarante ans nous avaient habitués à un ton disons plus sérieux. Là, vos textes sont souvent caustiques, toujours pétillants. Comment avez-vous procédé ?

**D. Langlois.** – Quand je vivais à Paris, j'étais pris par l'action. Et j'avais peu de temps pour réfléchir, encore moins pour pratiquer l'humour. À dire vrai, j'évoluais dans un milieu dont l'humour était écarté : le milieu militant. Maintenant, à la campagne, j'ai du temps pour moi. Je me découvre moi-même. Et je découvre que je forçais un peu ma personne, étant beaucoup plus sérieux dans mes livres que je ne le suis.

Ces aphorismes, j'en publie dans des revues de poésie et je dois en avoir rempli une quinzaine de carnets. Au départ, il y en avait un millier. Pour ce livre, j'en ai éliminé la moitié. Puis, avec l'éditeur, on en a écarté d'autres ; on s'est amusés à n'en garder que 268, pour le symbole.

**C. M.** – Votre ouvrage, vendu au prix de 10 €, est à peine plus cher qu'un livre de poche. C'est un choix ?

**D. Langlois.** – Oui. Pouvoir être accessible au plus grand nombre a toujours été ma position. Les *Dossiers noirs de la police française* ont, par exemple, rencontré un grand succès dû, sans doute, aux procès que m'avait intenté Marcellin, le ministre de l'Intérieur : plus de 100 000



“ J'ai essayé  
d'imaginer ce qu'un  
révolté d'aujourd'hui  
pourrait écrire  
sur les murs. »

exemplaires en deux ans. Très rapidement, j'avais demandé à l'éditeur de faire passer le livre en poche, pour le proposer à un petit prix, même si ce n'était pas mon intérêt financier.

**C. M.** – L'éditeur de vos Slogans pour les nouvelles révolutions a porté en dos de couverture que vous êtes un « ancien de Mai-68 ». Vous assumez pleinement ce qualificatif ?

**D. Langlois.** – Tout à fait. J'ai participé aux manifestations de 1968. Et mon travail me plaçait au cœur des événements : j'étais à ce moment-là le conseiller juridique de la Ligue des droits de l'homme. Face à la répression, j'étudiais les possibilités de faire libérer les étudiants arrêtés, puis de faire en sorte que les militants bé-



“ *Le citoyen doit prendre ses responsabilités et, dans certains cas, être capable de prendre des risques pour dire non.* »

néficient d'une amnistie. Je me souviens qu'on a lancé une pétition, intitulée *Que la lumière soit faite*, sur les décès. Ça tapait sec, des policiers tiraient leurs grenades à l'horizontale et je suis étonné qu'il n'y ait pas eu plus de morts. Ce qui est nouveau, en 68, à la différence des manifestations de la guerre d'Algérie, c'est que des gens n'ont pas accepté de prendre des coups sans riposter.

**C. M.** – *Avec ces nouveaux slogans, vous vous projetez dans l'avenir. Une manière d'assumer votre passé, de tourner la page sans rien renier pour dire : « L'esprit de Mai-68, oui, je persiste et signe » ?*

**D. Langlois.** – Oui, vous avez parfaitement raison. Je persiste et signe. Le titre le montre bien, je crois. Une certaine nostalgie de ce moment de rêve partagé n'est pas exclue, c'est une période qui a beaucoup compté pour bien des gens. Mais je refuse toute commémoration – dans ce mot, il y a « mort ». Mai-68, ce fut avant tout une libération de la parole, l'irruption du langage. Partout. Et d'abord sur les murs. L'origine du mot « slogan », c'est le cri de ralliement. Là, on écrivait ce qu'on pensait avec, parfois, des effets poétiques. Dans la rue, sur les trottoirs, les discussions étaient incessantes. Des gens qui ne se connaissaient pas se parlaient, enfin !

**C. M.** – *Pour vous, c'était quoi, Mai-68 : le mouvement étudiant ? la grande grève générale ? ou, mais sans doute dans les années suivantes, une révolution culturelle ?*

**D. Langlois.** – Chacun, chacune a vécu un Mai-68 différent : l'engagement sérieux dans la lutte pour certains, la fête

pour d'autres, aussi une grande liberté, l'utopie au quotidien... Pour moi, c'était, je l'avoue, une insurrection qui pouvait déboucher sur une révolution. Le pouvoir a été un moment vacillant. Toutes les institutions ont ensuite été remises en cause, de l'armée à la prison... Mais la période des slogans sur les murs, celle où tant de gens ont phosphoré, où, comme on l'a dit, les murs avaient la parole, dura quatre semaines. Quatre semaines d'exaltation, où l'on se lançait, bombe de peinture ou craie à la main, pour écrire sans peur du ridicule. Les murs n'étaient pas sacrés. Il était, comme le disait l'un des plus célèbres slogans, « interdit d'interdire ».

**C. M.** – *L'esprit de Mai-68, vous en étiez animé dès avant les « événements » : en 1966, vous avez subi six mois de prison pour refus d'effectuer le service militaire...*

**D. Langlois.** – Oui, j'avais milité contre la guerre d'Algérie, puis contre la guerre du Viêt-nam. Mais je n'ai pas de mérite à avoir eu ce souci-là car mon père était quelqu'un que je qualifierais d'anarchisant. J'ai toujours entendu de sa part des propos généreux. Et j'évoluais dans un milieu qui se préoccupait de justice sociale. Je connaissais Louis Lecoq, qui avait tant lutté pour sortir les objecteurs de prison. J'ai écrit dans son journal *Liberté*. Pour moi, il n'était pas question de faire le service militaire. J'étais sursitaire et j'aurais pu, comme bien d'autres, me faire réformer. Mon refus était clair. Arrêté pour refus d'obéissance, j'étais un militant en prison. Faire signer une pétition, prendre la parole dans la cour de Fresnes, organiser un mouvement de protestation, faire connaître l'action par la presse, c'était classique, on connaissait.

Considéré comme meneur et mis, pour cela, 45 jours au cachot, je me disais que mon action était efficace. Moi, je ne pouvais pas subir passivement cet emprisonnement. C'est vrai, j'avais pris l'initiative de ce mouvement collectif. Mais cela aurait pu

être quelqu'un d'autre. Le mitard, c'était physiquement dur. Mais j'avais un moral formidable. Et c'est avec le livre *Le Cachot* que j'ai pu faire connaître les conditions inhumaines d'enfermement. Quand Mai-68 est arrivé, j'avais donc une expérience militante depuis pas mal d'années.

**C. M.** – *Dès 1967, vous assistez comme observateur à des procès politiques, puis vous devenez avocat. Le défenseur est aussi un militant ?*

**D. Langlois.** – Le militant s'est fait avocat. Fin 1966, quand je suis sorti de prison, j'étais titulaire du certificat professionnel d'avocat et j'ai décidé de m'inscrire au barreau de Paris. Il m'a été répondu que mon refus d'obéissance et la condamnation qui s'en était suivie étaient incompatibles avec la profession d'avocat. Avec Jean-Jacques de Félice et des membres de la Ligue des droits de l'homme, on a fait appel, monté un dossier pour faire une nouvelle demande. Arrive Mai-68 et on n'en a pas eu besoin. Le barreau avait certainement peur d'être contesté comme institution et un motard, je m'en souviens, m'a apporté une convocation : je devais prêter serment deux jours plus tard. Deux jours plus tard, c'était le 13 mai. J'ai donc prêté serment alors que la manifestation passait devant le Palais de justice. J'ai eu, quand même, le temps de la rejoindre. Elle était si importante !

Je suis devenu avocat parce que je pensais que c'était utile. Le droit ne me passionnait pas. Mais j'avais vu, quand j'étais au cachot, combien un avocat pouvait être utile : mon seul lien avec l'extérieur, c'était lui ; j'écrivais mon livre sur du papier hygiénique, que je lui transmettais peu à peu. L'avocat peut jouer un rôle militant et c'est ce que j'ai fait. J'ai été observateur dans des pays de dictature, j'ai monté des dossiers, défendu des militants. Je n'ai jamais demandé un seul centime d'honoraires. J'avais la chance d'avoir mes droits d'auteur comme écrivain. Je concevais le rôle de l'avocat comme opposant à l'institution judiciaire. Je n'ai jamais cru à la justice de mon pays ; c'était, c'est une justice de classe. Quand les circonstances ont changé, je ne me retrouvais plus dans tout ça et j'ai quitté le barreau.

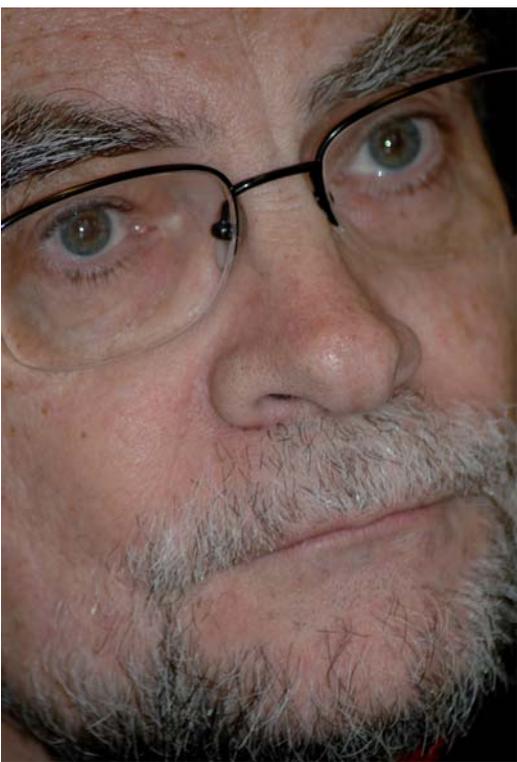
**C. M.** – *C'est donc en tant qu'écrivain que vous intervenez sur la scène publique, dans les journaux et avec de multiples livres. Surtout écrivain, mais toujours militant ?*

**D. Langlois.** – Oui, tout à fait. Le militant utilise un certain nombre de moyens. L'écriture est un moyen. La parole en est un autre. Le statut social aussi. J'étais un militant qui voulait changer le monde. Et le fait d'être, entre guillemets, « une personnalité », me permettait d'être plus efficace. En publiant, par exemple, des « Libres opinions » dans *Le Monde*.

**C. M.** – *Je me souviens d'une libre opinion publiée dans ce quotidien du soir et titrée « Les salauds ». Ces salauds, c'était qui ? Et pourquoi ?*

**D. Langlois.** – C'était le gouvernement de Laurent Fabius qui, le premier, livrait des réfugiés politiques, des réfugiés basques, au gouvernement espagnol. Cette remise en cause du droit d'asile m'était insupportable. Je trouvais que l'Espagne n'avait pas un régime démocratique. Le souvenir de la guerre d'Espagne, puis de la dictature franquiste, m'était très présent. Quelques années plus tard, quand, devenu président de l'Assemblée, le même Fabius m'a remis, pour *L'Affaire Seznec*, le Prix des droits de l'homme, je lui ai rappliqué cela. Ce qui m'a permis de le traiter deux fois de salaud. Je n'accusais pas la personne, bien sûr, mais ses fonctions. Je n'étais vraiment pas d'accord avec le parti auquel il appartenait et qui était au pouvoir.

**C. M.** – *Aujourd'hui, si vous pouviez à nouveau publier dans Le Monde une telle interpellation, elle serait à propos de quoi, et de qui ?*



“*Avocat, je n'ai jamais cru à la justice de mon pays ; c'était, c'est une justice de classe.* »

**D. Langlois.** – Il y a tant d'injustices que je ne sais. Aussi longtemps que l'injustice sera présente, aussi longtemps qu'il y aura autant d'inégalités, il y aura nécessité de protester contre ceux qui ont du pouvoir et qui en abusent.

**C. M.** – *Objecteur de conscience, vous soutenez les insoumis. En 1982, alors que François Mitterrand est chef de l'État, vous allez même, dans la postface à la nouvelle édition du Cachot, jusqu'à faire l'apologie de l'insoumission en ces termes : « Une fois au moins dans sa vie, il faut avoir dit non au pouvoir, il faut avoir été ce rebelle dressé sur ses ergots qui hurle son refus, pour ne pas être condamné à dire oui toute sa vie. » Vous appelez à la désobéissance ?*

**D. Langlois.** – Le citoyen a le droit de désobéir s'il lui semble qu'on lui donne des ordres qui lui paraissent illégitimes. Dire non, dire merde, ne pas accepter systématiquement tous les ordres de l'autorité, c'est ce qui fonde un être humain. C'est un respect de soi-même et des autres. Compte tenu de la société dans laquelle nous vivons, dire toujours oui est suspect. Le citoyen doit prendre ses responsabilités et, dans certains cas, être capable de prendre des risques pour dire non.

**C. M.** – *En 1990-1991, lors de la guerre du Golfe, vous voilà, vous qui êtes si discret, devant bien des caméras. Vous êtes alors le porte-parole de l'Appel des 75, le mouvement qui rassemble, de la gauche à l'extrême gauche, les opposants à la guerre. Quel souvenir gardez-vous de cet engagement ?*

**D. Langlois.** – Étant pacifiste depuis toujours, il était normal que je réagisse contre cette guerre. Je n'ai jamais appartenu à un parti et c'est ce qui m'a fait désigner comme porte-parole. C'était alors la première fois depuis Mai-68 que se retrouvaient dans un même mouvement anarchistes, trotskistes et communistes. Je connaissais tous ces groupes. Comme militant, comme avocat, j'avais des contacts avec eux. Bien sûr, ce ne fut pas facile. J'ai fait l'expérience du pouvoir. En tant que libertaire, ce rôle de dirigeant ne me plaisait pas. Mais je l'ai assumé parce que j'ai pensé que cela pouvait être utile. Et je crois que cela l'a été, le mouvement a été important. J'y ai consacré l'essentiel de mon temps. Mais nous y croyions, nous pensions que les opinions publiques allaient empêcher la guerre. J'étais très naïf. L'opinion française, défavorable à la guerre, s'y est résignée après son déclenchement.

**C. M.** – *Revenons à Mai-68. Des jeunes d'aujourd'hui reprochent à des soixante-huitards de s'être reniés jusqu'à fréquenter sans vergogne les allées du pouvoir. Ce n'est vraiment pas votre cas. Que pouvez-vous leur répondre ?*

**D. Langlois.** – Un certain nombre de gens ont, en effet, profité de leur situation pour arriver au pouvoir, pour se servir de leur pouvoir. C'est déplorable, et pour certaines personnes, je vis cela comme une trahison. Cela étant, il ne faut pas généraliser ; c'est une erreur de croire qu'une génération entière se serait comportée de la sorte.

**C. M.** – *Que répondez-vous à ceux qui se targuent de vouloir « liquider » l'héritage de Mai-68 ?*

**D. Langlois.** – Je pense que ce qui est attaqué, mis en cause, serait survenu même sans 68. Par exemple, l'enfant-roi, ce n'est pas Mai-68 qui en est responsable, mais bien ces industriels qui souhaitent lui vendre pas mal de choses. Vouloir liquider Mai-68, c'est absurde. Il est impossible de revenir sur l'histoire. D'aller à l'encontre des souhaits profonds d'une partie de la population.

## Morceaux choisis

« *Nous en avons assez de vos sens uniques qui donnent sur des voies sans issue.* »

« *Sous les pavés la plage, mais sous la plage tout un tas de cochonneries.* »

« *Ce n'est pas pour rien que la télévision a des chaînes.* »

« *Ne laissez pas les petits jouer avec le pouvoir.* »

« *Profitez de la flexibilité de votre travail, faites-en un boomerang.* »

« *Délocalisons les patrons !* »

« *Camarades, tendons-nous la main pour mieux nous serrer les coudes.* »

« *Les grandes surfaces rétrécissent l'horizon.* »



Les aphorismes et maximes ci-dessus sont extraits du dernier livre de Denis Langlois : *Slogans pour les prochaines révolutions* (Le Seuil).

**C. M.** – À l'âge de 68 ans, définiriez-vous votre itinéraire comme celui d'un révolté ou comme celui d'un révolutionnaire ?

**D. Langlois.** – J'ai certainement été plus révolté que révolutionnaire. Le révolutionnaire, c'est celui qui fait la révolution. On est révolutionnaire dans une société donnée, pas dans l'absolu. Je souhaitais, et je souhaite encore profondément, une transformation radicale de la société. Je n'accepte pas l'idée que l'histoire est terminée. Libertaire et non-violent, j'aspire à une révolution non violente. Toute révolution violente aboutit à un système autoritaire, une société hiérarchisée, une société de classes. Oui, j'espère que la révolution est encore possible. Pas de type marxiste, sans peine d'échouer. La société où nous vivons me déplaît totalement. Elle est injuste, inégalitaire – donc terriblement injuste –, et ne procure pas le bonheur auquel ont droit tous les êtres humains.



“ J'évoluais dans un milieu dont l'humour était écarté : le milieu militant. »

**C. M.** – S'il fallait ne retenir qu'un seul slogan de Mai-68, ce serait lequel ?

**D. Langlois.** – C'est difficile. [Un moment hésitant, puis :] « Soyez réaliste, demandez l'impossible ». Peut-être.

**C. M.** – Et parmi vos nouveaux slogans, quel est votre préféré ?

**D. Langlois.** – Là, c'est vraiment difficile. Je n'ai pas réfléchi à cela. Un seul sur 268 ? [Il feuillette son ouvrage.]

**C. M.** – « Si l'on m'appelle le beur, je veux aussi l'argent du beur » ou « Délocalisons les patrons ! » ?

**D. Langlois.** – [Il feuillette encore le livre.] C'est vrai, ces formules sont assez bien construites. Mais non. Allez ! j'aime bien : « Ne tombez plus amoureux, élevez-vous amoureux. » Mais ça peut être aussi : « Tapez révolte sur votre clavier et sortez dans la rue. » Assez curieusement, je n'arrive

pas encore à définir ce livre. Chaque fois que je le regarde, je le vois avec un regard différent. Parfois, ça joue sur le premier degré. Ce que je souhaite, c'est que les gens le lisent avec humour. Je me suis beaucoup amusé à faire ce petit livre. Et j'espère que les lecteurs s'amuseront aussi. Au fond, je trouve ça pas mal, ce que l'éditrice a écrit en 4<sup>e</sup> de couverture : « Voici un livre écrit comme sur les murs, où souffle à nouveau le vent de la liberté. Pour réapprendre à rêver, à rire et à espérer. » Oui, rêver, rire et espérer. ●

Propos recueillis par  
Michel Auvray

Photos : Laurent Mandéix

## Itinéraire d'un militant écrivain

**1940.** Le 30 janvier, naissance à Étréchy.

**1966.** Refuse d'endosser l'uniforme militaire. Emprisonné à Fresnes, où il anime un mouvement de protestation. Sanctionné, au mitard, cette prison dans la prison.

**1967.** Premier ouvrage dans lequel il fait le récit de son emprisonnement. Superbe livre, *Le Cachot* (Maspero) est autant un témoignage poignant qu'une terrible dénonciation de l'univers carcéral.

**1967-1971.** Est le conseiller juridique de la Ligue des droits de l'homme. Exerce notamment la fonction d'observateur judiciaire lors de procès politiques : Grèce, Espagne, Algérie, Tunisie, Koweït et Mali.

**1969.** De retour d'Athènes, il publie *Panagoulis, le sang de la Grèce* (Maspero).

**1971-1976.** Dans l'après-68, alors que la répression frappe les acteurs des mouvements sociaux, il publie au Seuil des ouvrages qui connaissent un immense succès : *Les Dossiers noirs de la police française*, *le Guide du militant*, *Les Dossiers noirs de la justice française* et *Les Dossiers noirs du suicide*.

**1976.** Premier roman, toujours au Seuil : *Un assassin très ordinaire*.

**1978-1986.** Reflux des luttes, puis gauche au pouvoir : c'est le temps des reniements et, pour lui, de bien des déceptions. Publie au Seuil un *Nouveau Guide du militant*, puis un *Guide du citoyen face à la police*, un roman, *Les Diables rouges* (Syros), et un pamphlet lucide, *Et vous êtes de gauche* (Galilée).

**1988.** Les éditions Plon publient son *Affaire Seznec*. Un très beau plaidoyer qui lui vaut de recevoir le Prix des droits de l'homme.

**1990-1991.** C'est le porte-parole de l'Appel des 75 contre la guerre du Golfe.

**1993.** Quitte le barreau de Paris, où il était inscrit depuis 1968.

**1993-1998.** Écrivain il se veut, écrivain il est, avec un style et un souffle reconnaissables entre tous. Las ! ses dénonciations du désordre établi rencontrent moins d'écho. Ses livres destinés à la jeunesse, *L'Injustice racontée aux enfants* (Éditions ouvrières) et *La Politique expliquée aux enfants (et aux autres)* (l'Atelier), sont sans cesse réédités. Mais, avec *Les Partageux ne meurent jamais* (Les Belles Lettres), *Le Mystère Saint-Aubin* (Flammarion) ou *le Récit édifiant des activités d'un nommé Jésus* (Balland), les droits d'auteur, son seul moyen d'existence, sont plus modestes.

**1998-2000.** Séjourne en ex-Yougoslavie, en Irak, au Liban, à Djibouti. Son but ? Témoigner des conséquences dramatiques des guerres, sur les plans politique, économique et psychologique.

**2001-2002.** Publie trois romans : *L'Aboyeuse de Djibouti* (Acoria-Afrique), *La Mort du Grand Meaulnes* (Le Miroir) et *Un amour de Meaulnes* (Cairn). Il vit depuis lors dans un petit village de Haute-Loire.

**2008.** Après un livre s'efforçant de maintenir vivante la flamme de la révolte – *L'Utopie est morte ! Vive l'utopie !* (Michalon) –, Denis Langlois nous revient en grande plume avec cette évocation décapante de Mai-68 : *Slogans pour les prochaines révolutions* (Le Seuil).

M. A.